



## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

15 | 2008

La Tentation du parodique dans la littérature médiévale

---

# Méragis et la Joie de la Cité

Michelle Szkilnik

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/5643>

DOI : 10.4000/crm.5643

ISSN : 2273-0893

### Éditeur

Classiques Garnier

### Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2008

Pagination : 113-127

ISSN : 2115-6360

### Référence électronique

Michelle Szkilnik, « Méragis et la Joie de la Cité », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 15 | 2008, mis en ligne le 20 juin 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/5643> ; DOI : 10.4000/crm.5643

---

## Méragis et la Joie de la Cité

*Abstract : In Meraugis de Portlesgue, Raoul de Houdenc rewrites not only Erec et Enide's famous sparrow-hawk contest but also the Joie de la Cour episode. Combining elements from Chrétien de Troyes's romances with elements from The Prose-Lancelot and the Queste del Saint Graal, displacing and transforming parts of Erec's adventure, he brings his reader to question the idea of joie, a fundamental notion in Arthurian literature.*

*Résumé: Le roman de Raoul de Houdenc, Meraugis de Portlesgue, réécrit non seulement l'épisode du combat pour l'épervier d'Erec et Enide mais aussi celui de la Joie de la Cour. Combinant des éléments empruntés aux romans de Chrétien de Troyes et d'autres venus du Lancelot en prose et de la Queste del Saint Graal, déplaçant et transformant des séquences de l'aventure d'Erec, Raoul remet en question une notion fondamentale du roman arthurien : la joie.*

Les liens entre *Erec et Enide* et le roman de Raoul de Houdenc, *Meraugis de Portlesgue*,<sup>1</sup> ont de longtemps été reconnus, en particulier la reprise humoristique que Raoul fait du combat pour l'épervier<sup>2</sup>. Le jeu avec l'intertexte de Chrétien est si affiché et si raffiné qu'on peut légitimement considérer qu'à certains moments Raoul parodie Chrétien, à condition de donner au terme parodie une définition qui n'implique ni jugement esthétique ni considérations idéologiques. Autrement dit, parodier l'œuvre d'un autre écrivain ne signifie ni que l'auteur second est un auteur secondaire ni nécessairement qu'il entend dénoncer les valeurs célébrées dans le premier texte. Dans son ouvrage *Vilain and Courtois, Transgressive Parody in French Literature of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, Kathryn Gravdal me paraît proposer une série de définitions tout à fait appropriées au texte médiéval en général et à *Meraugis* en particulier : « Parody is a textual play on literary traditions and conventions (...). The specificity of parody lies in the way it exhibits its relation to other texts : overt, systematic, and partial reproduction and transformation of literary models. »<sup>3</sup> La notion de jeu textuel est tout à fait pertinente dans le cas de

<sup>1</sup> Toutes les références à *Meraugis* sont prises dans mon édition, Paris, Champion (Champion Classiques), 2004. Les références à *Erec et Enide* sont prises dans l'édition de J.- M. Fritz, Paris, Livre de Poche (Lettres Gothiques), 1992.

<sup>2</sup> On se reportera en particulier aux fondamentales analyses de Beate Schmolke-Hasselmann dans *Der arthurische Versoman von Chrestien bis Froissart*, Tübingen, Max Niemeyer, 1980, traduction anglaise de M. et R. Middleton, *The Evolution of Arthurian Romance. The Verse Tradition from Chretien to Froissart*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, surtout p. 143-58, p. 186-191, 199-200. Voir aussi l'introduction à mon édition p. 21-32.

<sup>3</sup> K. Gravdal, *Vilain and Courtois, Transgressive Parody in French Literature of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, Lincoln-London, University of Nebraska Press, 1989, p. 6. Voir aussi les définitions reprises à Linda Hutcheon p. 83. Quant à l'idée que la parodie se fonde sur une relation tripartite, qu'il faut ce que K. Gravdal appelle un « interpretant » (terme repris à Charles Peirce, puis à Michael Riffaterre) pour comprendre dans quelle direction la parodie

Raoul de Houdenc dont plusieurs études ont montré l'inventivité narrative étrangement couplée à ce qui semble bien un conservatisme idéologique<sup>4</sup>.

Mieux encore peut-être que l'épisode de l'épervier, celui de la Cité sans Nom révèle à la fois l'ingéniosité (« l'engin » comme disent les textes médiévaux) de Raoul et son ambivalence face à un modèle à la fois révérent et mis en question. Réécriture discrète mais parfaitement intentionnelle de la fameuse Joie de la Cour, il a pour effet non seulement d'offrir un contraste saisissant et amusant entre les héros éponymes des deux romans, montrant ainsi avec quel talent Raoul peut faire du neuf avec du vieux, mais encore de forcer le lecteur/auditeur à méditer la notion de joie au cœur du roman de Chrétien et également au cœur d'un autre grand roman à l'horizon de *Meraugis*, le *Lancelot en prose*.

Méraugis est parti avec Lidoine à la recherche de Gauvain qui a disparu de la cour d'Arthur depuis longtemps. Après plusieurs aventures, le héros et son amie parviennent à une ville appelée la Cité sans Nom. Les habitants qui guettaient du haut des remparts aperçoivent le couple et font résonner un cor, comme s'il s'agissait d'une chasse et qu'on cornait la prise. À ce bruit, tous sortent de la ville en chantant, dansant et manifestant la plus grande joie du monde, et se rendent à la rencontre du couple. La foule escorte ensuite Méraugis et Lidoine jusqu'au bord de la mer où Méraugis apprend qu'il doit passer sur une île pour combattre un chevalier qui l'y attend : ainsi l'exige la coutume de l'Île sans Nom. Méraugis proteste d'abord vigoureusement, mais finit par s'y plier. Sur l'île, il affronte longuement le chevalier inconnu avant de lui demander son nom et de découvrir que son adversaire est Gauvain lui-même, ce Gauvain à la recherche de qui il s'était justement lancé. La partie finale de l'épisode, en particulier la manière amusante dont Gauvain et Méraugis s'échappent de l'île, grâce au déguisement féminin qu'endosse Méraugis, a donné lieu à de nombreux commentaires<sup>5</sup>. En revanche, la relation entre la

---

se déploie, je la trouve difficile à utiliser. En effet, on constate d'une part qu'un texte peut jouer avec plusieurs intertextes appartenant à des genres différents (comme K. Gravdal le démontre du reste fort bien à propos de *Fergus*) ; d'autre part, qu'un même auteur peut fournir plusieurs intertextes : c'est le cas de Chrétien pour *Meraugis*, qui combine des éléments venus de *Cligès* ou du *Conte du Graal* au texte source essentiel qu'est *Erec et Enide*. Enfin une même tradition, en l'occurrence la tradition arthurienne, peut fournir deux intertextes : *Meraugis*, on va le voir, s'appuie à la fois sur les romans de Chrétien et sur le cycle du *Lancelot-Graal*. En d'autres termes la distinction générique introduite par K. Gravdal n'est pas toujours opérante.

<sup>4</sup> Voir l'article de Renate Blumenfeld-Kosinski « Arthurian Heroes and Convention : *Meraugis de Portlesgue* and *Durmart le Gallois* », dans *The Legacy of Chrétien de Troyes*, N.J. Lacy, D. Kelly et K. Busby eds., Amsterdam, Rodopi, 1988, tome II, p. 79-92 et celui de Norris Lacy, « *Meraugis de Portlesgue* : Narrative Method and Female Presence », dans *Miscellanea Mediaevalia, mélanges offerts à Philippe Ménard*, éd. J.Cl. Faucon, A. Labbé et D. Quérueu, Paris, Champion, 1998, t. II, p. 817-37.

<sup>5</sup> Voir en particulier Keith Busby, « *Plus acesmez qu'une popine* : Male Cross-Dressing in Medieval French Narrative », *Gender Transgression, Crossing the Normative Barrier in Old French Literature*, éd. K. J. Taylor, New York-London, Garland, 1998, p. 45-59, et Roberta Krueger, « The Author's Voice : Narrators, Audiences and the Problem of Interpretation », *The Legacy of Chrétien de Troyes, op. cit.*, tome I, p. 115-40.

coutume de l'Île sans Nom et la coutume de la Joie de la Cour a été peu étudiée<sup>6</sup>. Un indice pourtant nous suggère que Raoul pensait au roman de Chrétien quand il a composé cet épisode : en apprenant que l'aventure à tenter chez le roi Evrain s'appelle la Joie de la Cour, Erec s'exclame : « en joie n'a se bien non » (*Erec*, v. 5458). Ce sont précisément les mots rassurants que Méraugis adresse à sa compagne Lidoine inquiète de voir déferler sur eux tous les habitants du château qui chantent à tue-tête : « en joie n'a se bien non » (*Méraugis*, v. 2865). L'aspiration du chevalier à la joie et la capacité de la semer sur son passage sont des caractéristiques d'Erec<sup>7</sup>. Cette qualité particulière transforme un bon chevalier en un chevalier exceptionnel, comme E. Baumgartner l'a montré au sujet de Lancelot<sup>8</sup>. Or Méraugis se présente lui aussi comme un chevalier amateur de joie : « je n'aim riens tant come joie » (*Méraugis*, v. 2868). Mais s'il est animé du même désir qu'Erec, à ce stade du récit, on va le voir, Méraugis est loin de pouvoir rivaliser avec le héros de Chrétien sur ce plan et parfaitement incapable de répandre la joie autour de lui. Il est donc paradoxal que Raoul choisisse d'inclure à ce moment précis un épisode inspiré de la Joie de la Cour.

Quelles analogies peut-on repérer entre les deux épisodes ? Remarquons d'abord que les décors dans lesquels se déroulent les deux aventures offrent quelques similarités. Brandigan est une magnifique forteresse construite sur une île fortifiée et entourée d'une eau profonde :

Et viennent devant les bretesches  
D'un chastel fort et riche et bel,  
Tout clos en tor de mur novel ;  
Et par desoz a la roonde  
Corroit une eve mout parfonde,  
Lee et bruiant comme tempeste (*Erec*, v. 5362-67)

La Cité sans Nom est perchée sur une éminence et frappe Méraugis par sa beauté et sa situation idéale au bord de la mer :

Onques vile de sa beauté  
Ne vit. Trop ert bele a devise !  
Bien estoit por la mer assise.  
Devant li batoit grant navie.

<sup>6</sup> B. Schmolke-Hasselmann a cependant bien remarqué la similitude entre les deux épisodes et esquisse une comparaison tout à fait suggestive. (*The Evolution of Arthurian Romance*, op. cit., p. 191, p. 199-200). Dans son riche article « Arthurian Heroes and Convention... », Renate Blumenfeld-Kosinski note également au passage : « On the island, [Méraugis] finds Gauvain in a terrible predicament, reminiscent of the Joie de la Cour episode in *Erec et Enide* : he is being held hostage by a wicked lady. » (art. cit. p. 84). Voir aussi R. Krueger, « The Author's voice », art. cit. p. 135-37.

<sup>7</sup> Sur ce point, voir E. Baumgartner, *Romans de la Table Ronde, de Chrétien de Troyes*, Paris, Gallimard (Foliothèque), 2003, p. 48-51.

<sup>8</sup> Dans « Arthur et les chevaliers envoiés », *Romania*, 105, 1984, p. 312-25. Repris dans *De l'histoire de Troie au livre du Graal*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 263-76.

Biau havre i a, n'i ot que dire.  
Enfin de grant richece estoit. (*Meraugis*, v. 2787-92)

S'il ne s'y trouve pas de verger où se tiendrait l'adversaire du chevalier de passage, l'Île sans Nom, qui fait face à la Cité, joue un rôle similaire. La mystérieuse enceinte d'air est remplacée par un bras de mer. Quant à la coutume, elle consiste dans les deux cas à affronter un adversaire qui s'est retiré dans ce lieu en compagnie de son amie. Après avoir vaincu Mabonagrain, Erec apprend du chevalier qu'il est retenu prisonnier du verger par la promesse qu'il a donnée à son amie. De même Méraugis, interrogeant son adversaire à l'occasion d'une pause, découvre qu'il s'agit de Gauvain et que celui-ci ne peut sortir de l'île parce qu'il a vaincu le chevalier de la dame de l'île, laquelle, pour garder auprès d'elle son mari, avait interdit à quiconque d'aborder sur l'île sans son accord. Elle avait aussi exigé que tout chevalier de passage soit conduit de force jusqu'à l'île pour affronter son époux. C'est un combat à mort et le vainqueur reste maître de l'île avec interdiction toutefois d'en sortir. L'époux de la dame a été victorieux pendant sept ans. Cela faisait également sept ans ou plus, selon Guivret,<sup>9</sup> que la coutume était en vigueur à Brandigan à l'arrivée d'Erec. Au terme de ces sept années, Erec défait Mabonagrain et Gauvain tue l'époux de la dame. Mais, à la différence de ce qui se passe dans le roman de Chrétien, la victoire de Gauvain ne met pas fin à la coutume<sup>10</sup> : le neveu d'Arthur se voit contraint de devenir à son tour le champion de la dame. L'alternative que Gauvain présente à Méraugis est donc des plus inquiétantes :

« Se tu me vains ou ge t'oci,  
Comment qu'il aut, c'est li usages,  
Li uns en remaindra en gages  
Tant que plus forz de lui revient. » (*Meraugis*, v. 3143-46).

Certes, il n'y a pas de cercle de têtes plantées sur des pieux, mais le vainqueur est censé décapiter le vaincu et jeter la tête à la mer. C'est en tout cas ce que Méraugis propose à Gauvain de mimer pour faire croire que ce dernier a eu le dessus :

« Prendré mon heaume e osterez  
De ma teste e sel geterez  
En la mer voiant tot le mont  
E par itant tuit cuideront  
Que vous m'aiez a vostre epee  
Ocis e la teste coupee. » (*Meraugis*, v. 3218-23).

<sup>9</sup> Voir *Erec et Enide*, v. 5427.

<sup>10</sup> Comme l'a remarqué B. Schmolke-Hasselmann, *op. cit.* p. 199. À la faveur de ce redoublement de l'épreuve (combat traditionnel de Gauvain, marqué par la mort du mari, puis combat moins traditionnel de Méraugis, dont l'issue fatale attendue est évitée par la ruse de Méraugis) se dessine une critique de la coutume et des pressions absurdes qu'elle fait peser sur les chevaliers. Cette mise en cause de la coutume se discernait déjà dans la manière désinvolte dont Raoul avait repris l'épisode de l'épervier (voir l'introduction à mon édition p. 25-30).

Il est vrai que le schéma de la coutume (une dame retient un chevalier auprès d'elle en l'obligeant à combattre et tuer tous les chevaliers de passage) est trop répandu dans le roman arthurien pour autoriser à affirmer catégoriquement que Gauvain et sa dame sont les avatars de Mabonagrain et de la cousine d'Enide, d'autant que certains détails, on vient de le voir, ne coïncident pas. Il n'en reste pas moins que la similitude des coutumes, ajoutée aux autres indices déjà signalés, suggère que Raoul imite habilement Chrétien.

Mais, comme dans le cas de la coutume de l'épervier, il fait plus qu'imiter : il transforme, voire ici inverse, de nombreux traits de l'épisode auquel il tisse en outre des éléments étrangers pour écrire une véritable « contre-joie de la cour ». Examinons de nouveau le début de l'aventure. Sur le chemin de la Cité sans Nom, Méraugis et Lidoine rencontrent deux jeunes filles, puis un valet, qui tous les accueillent avec cette étrange déclaration : « vous avez les bornes passées » (*Meraugis*, v. 2803). Cette phrase menaçante n'est pas reprise à Chrétien, mais à la *Queste del Saint Graal* : elle est lancée à Galaad par sept jeunes filles, alors que le chevalier s'approche du château des Pucelles<sup>11</sup>. Cette reprise insolite nous invite à examiner l'épisode de la *Queste*. Galaad, après avoir passé les jeunes filles, croise un valet qui lui interdit l'accès du château. Le héros lui rétorque qu'il vient éprouver la coutume du lieu qu'on lui a présentée comme source de honte : « Ce est li chastiaus maleoiz [...] len i fet honte a toz cels qui i trespasent. »<sup>12</sup> Sept frères sortent alors de la forteresse et attaquent Galaad qui triomphe d'eux sans difficulté. Accueilli en sauveur par les habitants, il doit, pour parachever sa victoire et mettre fin définitivement à la mauvaise coutume, sonner dans un riche cor d'ivoire. Le son portera à dix lieues et les vassaux du seigneur du château viendront rendre hommage au nouveau maître du lieu. Galaad s'exécute, puis se fait expliquer l'origine de la coutume et la raison pour laquelle tant de jeunes filles sont retenues prisonnières dans le château. Cette aventure de Galaad a sans doute pour modèle lointain le fameux épisode de Pesme Aventure dans le *Chevalier au Lion*. Mais la présence du cor dont le son porte loin, comme dans *Erec et Enide*, et la situation du château qui évoque celle de la forteresse de Brandigan sont peut-être des réminiscences de l'épisode de la Joie de la Cour<sup>13</sup>. En s'inspirant de la *Queste* pour réécrire une aventure d'*Erec et Enide*, Raoul d'une part souligne un effet d'écho entre ces deux

<sup>11</sup> Voir *Queste del saint Graal*, éd. A. Pauphilet, Paris, Champion, rééd. 1978, p. 47. C'est un indice supplémentaire qui laisse entendre que *Meraugis* est écrit plus tard qu'on ne le pense, sans doute après 1225, alors que le *Lancelot en prose* et la *Queste del Saint Graal* ont déjà été composés. Si, pour expliquer les similitudes entre *Meraugis* et *Lancelot*, on a pu poser l'hypothèse (fausse à mon avis) que *Lancelot* avait imité *Meraugis*, il me paraît en revanche complètement inconcevable que l'auteur de la *Queste* ait pu s'inspirer de Raoul. Par ailleurs il me semble beaucoup plus économique de supposer que Raoul a repris des motifs à un ensemble déjà constitué plutôt que d'imaginer que deux écrivains aient pu indépendamment aller glaner des éléments dans *Meraugis*. Sur la date du roman de Raoul, voir l'introduction à mon édition p. 35-36.

<sup>12</sup> *Queste*, p. 47.

<sup>13</sup> Comparer la *Queste*, p. 49 : « si sonez cest cor, que len puet bien oïr de dis lieues [...] Et cil le prent et le sone si haut que len le puet bien oïr dou país tot environ. » et *Erec et Enide*, v. 6152-53 : « tote sa force i abandone/Si que mout loing en va l'oïe. » Ainsi que *Queste*, p. 46-47 : « Et lors voit auques loign en une vatee un chastel fort et bien seant ; et parmi coroit une grant ewe rade que len apeloit Saverne » et *Erec et Enide* v. 5363-67, cités *supra*.

textes qui pourrait passer inaperçu, d'autre part « corrige » l'inflexion donnée par la *Queste* au matériau hérité de Chrétien. On se souvient en effet que l'épisode du Château des Pucelles va être glosé dans un sens religieux par un ermite qui explique que les sept chevaliers sont les sept péchés capitaux et les jeunes captives, les bonnes âmes retenues en enfer et délivrées par le Christ<sup>14</sup>. Refusant implicitement cette interprétation, Raoul redonne un sens profane à l'aventure. Par ailleurs, le détour par la *Queste* lui permet d'enrichir son propre épisode. Alors que chez Chrétien, Erec choisit de s'arrêter au château pour tenter l'aventure, Méraugis est contraint de s'y soumettre. Or c'est dans la *Queste* que Raoul a trouvé cette idée, mais là encore il procède à un déplacement inattendu. Dans le roman en prose, ce sont les jeunes filles de passage qui sont retenues de force dans la forteresse, alors que dans *Meraugis*, ce sont les chevaliers<sup>15</sup>. Cette inversion des sexes n'est pas sans annoncer celle qui aura lieu un peu plus tard, quand Méraugis se déguise en femme pour s'échapper de l'île en compagnie de Gauvain. Mais le plus saugrenu dans la reprise que s'autorise Raoul, c'est qu'elle conduit à comparer Galaad et Méraugis. Or peut-on imaginer deux héros plus différents que le pieux Galaad et le mondain Méraugis, grand ami de Gauvain, le réprouvé de la *Queste*, et qui n'hésite pas de surcroît à déclarer, à l'instar d'Aucassin, que sans Lidoine, « n'a Dex nul paradis/ Qui me plese » (*Meraugis*, v. 3541-43) ? Est-il anodin que Méraugis retrouve Gauvain sur l'Île sans Nom et le sauve, alors que dans la *Queste*, Gauvain, Gaheriet et Yvain sont condamnés pour avoir tué les sept frères que Galaad avait magnanimement épargnés ? Comme on le voit, les jeux de décalage sont extraordinairement subtils et on a presque envie d'appliquer à Raoul lui-même la constatation des jeunes filles : « vous avez les bornes passées », d'autant que les liens entre le narrateur et le personnage éponyme sont étroits.

Revenons au déroulement de l'épisode dans *Meraugis* : c'est juste après la désagréable rencontre avec les jeunes filles et le valet que Méraugis entend sonner le cor et que les habitants du château se précipitent à la rencontre du couple dans l'allégresse. Le cor, on l'a rappelé, est un élément essentiel dans l'épisode de la Joie de la Cour. Il est posé sur le dernier pieu de l'effrayante rangée de têtes coupées qu'aperçoit Erec en pénétrant dans le verger. Le roi Evrain qui accompagne Erec lui explique que le pieu attend une nouvelle tête, mais que, s'il vainc son adversaire, Erec devra annoncer sa victoire en embouchant l'instrument. C'est ce que Mabonagrain l'invite en effet à faire après le combat. Le cor déclenche alors une onde de joie qui se répand de proche en proche :

Au cor s'en viennent ambedui.  
Erec le prent, et si le sone,  
Tote sa force i abandone  
Si que mout loing en va l'oïe,

<sup>14</sup> *Queste*, p. 55.

<sup>15</sup> Les sept frères, furieux de la déclaration de la fille du duc Lyenor qui leur avait dit qu'ils perdraient la forteresse par une femme, décident que « ne passeroit il ja mais damoisele par devant cest chastel que il ne detenissent jusqu'a tant que li chevaliers vendroit par qui il seroient vencu. » (*Queste* p. 50). À comparer avec les v. 3117-20 de *Meraugis* : la dame commanda « que ja mes ne passast/Nus chevaliers parmi sa terre /Qui ne venist ça por conquerre/ Le pris contre son champion. »

Mout s'en est Enide esjoïe,  
Quant ele la voiz entendi,  
Et Guivrez mout s'en esjoï.  
Liez est li rois et sa genz lie. (Erec, v. 6150-57).

La nouvelle de la victoire d'Erec se propage ensuite dans tout le pays. Tous se mettent à chanter et les dames composent même un lai en souvenir de l'aventure, appelé le « Lai de la Joie ».

Dans *Méragis*, le son du cor suscite aussi une grande joie :

Ne remaint dame qui n'i soit  
Venue. E totes vont chantant.  
Les puceles dont i o tant  
Vient chantant e font caroles  
Si grant c'onques as maieroles  
Ne veïstes gregnor. Devant  
Si viennent chevalier chantant  
Sor les chevax isneaus e fors. (*Méragis*, v. 2849-2856).

Mais le cor résonne *avant* la bataille et il célèbre non l'abolition de la mauvaise coutume, comme dans *Erec et Enide* et dans la *Queste*, mais au contraire le fait qu'elle est réactivée par l'arrivée d'un nouveau chevalier. Il s'avère donc que la joie que répand Méragis, malgré lui, en arrivant à la Cité sans Nom est une joie perverse : les habitants sont ravis d'assister à un nouveau duel à mort. Le sénéchal de la cité l'explique sans honte aucune à Méragis après lui avoir exposé ce qu'on attendait de lui :

« Cez dames qui nos sievent la  
En chantent, ce sachiez sans faille,  
Por la joie de la bataille  
Dont el sont lies durement. » (*Méragis*, v. 2933-36).

Gagné par l'enthousiasme général, Méragis encourage alors les chanteurs :

« Or dou chanter, totes e tuit.  
C'est li refrais. S'il ne s'en fuit,  
La joustre avra certainement. »  
Lors chantent destraveement,  
Gros e grellë et bas et haut  
De joie qui pas ne lor faut. (*Méragis*, v. 2940-45).

Pendant le combat lui-même, les spectateurs continuent de manifester leur allégresse au grand désarroi de Lidoine :

[...] Bien le voient  
Cil de la cité qui n'avoient  
Onques mes tel joustre veüe.



De la joust ont grant joie eüe  
 Que mout plect a ceuz. Qui qu'en rie,  
 Lidoine ne s'en joue mie. (*Meraugis*, v. 2994-99).

Enfin, la conclusion de l'épisode, loin d'apporter la joie à Lidoine, comme c'était le cas pour Enide ou pour les jeunes filles prisonnières du Château des Pucelles<sup>16</sup>, emplit au contraire de détresse la jeune femme qui fait même mine de se jeter à l'eau. Qui plus est, Méraugis va bientôt avoir une bonne raison de se désoler lui aussi, puisqu'il s'aperçoit après avoir fui avec Gauvain qu'il a oublié Lidoine à la Cité sans Nom<sup>17</sup>. L'aventure, si elle se solde par la délivrance de Gauvain, entraîne la séparation des deux amants. Pour une fois (et à la différence de ce qui se passe pour Erec et pour Galaad), les prédictions lancées au héros lors de son arrivée se réalisent. Les deux jeunes filles qui avaient blâmé Méraugis d'avoir franchi les bornes avaient en effet ajouté : « Mar fus ! » (*Meraugis*, v. 2803), faisant écho de manière insolite au malheureux « com mar i fus ! » qu'Enide avait adressé à son mari<sup>18</sup> dans le roman de Chrétien et que les habitants de Brandigan avaient repris alors qu'ils escortaient Erec vers le verger maudit<sup>19</sup>. C'est de fait pour son malheur que Méraugis est venu à la Cité sans Nom. Ironiquement, le chevalier, qui avait entrepris la quête de Gauvain pour ramener la joie à la cour d'Arthur et accroître sa réputation, ne retire aucune gloire de l'aventure : de retour à la cour, Gauvain ne raconte pas comment Méraugis l'a sauvé en l'aidant à s'évader de l'île. C'est du moins ce que l'on peut déduire des accusations que la jeune Amice adresse au neveu du roi quand elle va à la cour chercher du secours pour son amie Lidoine, prisonnière de Bergis le Louche :

« Uns chevaliers de cest païs  
 Morz est, qui ot non Meraugis.  
 De ci mut e s'amie o lui  
 Por toi querre. Tant ot d'anui  
 Meraugis e tant qu'il passa  
 En l'Isle sans Non [...] » (*Meraugis*, v. 5078-83).

Les déclarations d'Amice montrent que Gauvain n'a pas clairement révélé le rôle de Méraugis dans sa délivrance ni le fait que le chevalier est toujours vivant. Si le retour de Gauvain a bien ramené la joie à la cour d'Arthur :

« [...] A la cort vint  
 Missire Gauvains li cortois.

<sup>16</sup> La *Queste* décrit, il est vrai, avec sobriété la joie des jeunes filles qui se portent en grand nombre à la rencontre de Galaad et lui déclarent : « Sire, bien veignoiz vos ! mout avons atendue nostre delivrance ! » (p. 49).

<sup>17</sup> On peut imaginer par ailleurs que lorsque les habitants de la Cité découvriront le tour que leur a joué Méraugis, ils ne seront guère contents. Quant à la dame du lieu, menacée et enfermée dans sa propre tour par le chevalier, elle est probablement dépitée aussi par cette conclusion inattendue.

<sup>18</sup> *Erec et Enide*, v. 2503.

<sup>19</sup> *Erec et Enide*, v. 5708.

Tuit en sont lié, onques li rois  
 N'ot si grant joie com il ot  
 De son neveu, que l'en cuidot  
 Qu'il fust ocis. Grant joie firent  
 Li chevalier de ce qu'il virent  
 Qu'il fu bauz e hetiez e sains. » (*Méraigis*, v. 5029-36),

Méraigis n'en tire aucun bénéfice, n'en reçoit aucune louange.

D'autres détails concourent à faire de l'aventure une « contre-joie de la cour ».

Quand, dans *Erec et Enide*, les habitants de Brandigan voient arriver le bel Erec, ils chuchotent derrière son dos et le plaignent d'abord secrètement, puis ouvertement, d'avoir à tenter la redoutable aventure. Les demoiselles qui dansaient arrêtent leurs caroles pour se lamenter sur le sort qui l'attend :

A merveilles l'esgardent tuit,  
 La vile [en] fremist tote et bruit,  
 Tuit en consoillent et parolent ;  
 Nes les puceles qui querolent  
 Lor chant en laissent et retardent,  
 Toutes ensemble le regardent  
 Et de sa grant beauté se saignent  
 Et a grant merveille le plaignent.  
 En bas dit l'une a l'autre : « Lasse !  
 Cist chevaliers qui par ci passe  
 Va a la Joie de la Cort. » (*Erec*, v. 5493-5503)

Dans *Méraigis*, on chuchote aussi derrière le dos du héros, mais de manière appréciative : les habitants sont en train de le jauger dans la perspective de l'épreuve à laquelle il va devoir se soumettre :

E li poeples li vient entor  
 Qui l'esgarde come mervelle.  
 Se cist parole, cil conseille  
 A cel autre e cil le resgarde.  
 Mes Méraigis ne se prent garde  
 De quanqu'il dient fors d'itant  
 Entent paroles en alant  
 Qu'il conseilloyent dui e dui :  
 « Ciz n'est mie mainz genz de lui ! » (*Méraigis*, v. 2881-89).

Erec, comme Méraigis, ne prête pas attention aux paroles qu'il entend prononcer autour de lui :

Erec ot bien et si entent  
 Qu'en dit de lui parmi la vile,

Que plus le plaignent de deus mile,  
Mais riens ne l'en puet esmaier. (*Erec*, v. 5518-21)<sup>20</sup>

La ressemblance des vers 2881-2882 de *Meraugis* et 5493-5495 d'*Erec* ne peut être fortuite : Raoul s'inspire de Chrétien dans l'ensemble du passage, mais là aussi en inversant le schéma originel puisque les habitants de la Cité sans Nom sont ravis de l'arrivée de Méraugis alors que ceux de Brandigan se désolent de la venue d'Erec. La perversité des habitants de la Cité sans Nom renvoie à une interrogation qui court à travers l'ensemble du roman : qu'est-ce que la courtoisie ? En choisissant comme espace de l'aventure non une cour comme Chrétien l'avait fait dans *Erec et Enide*, mais une cité, Raoul semble suggérer que l'opposition de nature entre les habitants de Brandigan et ceux de la Cité sans Nom tient à leur statut social.

Raoul reprend encore un autre vers de l'épisode de la Joie de la Cour en le déplaçant de manière astucieuse : après avoir entendu les sombres prédictions des deux demoiselles et du valet rencontrés aux abords de la Cité sans Nom, Lidoine est remplie d'inquiétude et manifeste sa peur à Méraugis qui tente de la rassurer : « Et vos de quoi avez paor ? / De riens ! » (*Meraugis*, v. 2819-20). Ses propos rappellent ceux qu'Erec tient à Enide juste avant d'affronter le chevalier du verger : « Paour avez grant, bien le voi, / Si ne savez encor por quoi. / Mais por neant vos esmaiez. » (*Erec*, v. 5829-31). Le discours réconfortant d'Erec est beaucoup plus long que celui de Méraugis et le chevalier répète à maintes reprises à sa femme qu'elle ne doit pas se désoler avant de savoir ce qui adviendra : « Douce dame, encor ne savez / Que ce sera, ne je ne[il] sai. » (*Erec*, v. 5844-45). Or dans le roman de Raoul, c'est Lidoine qui, en réponse aux paroles tranquillissantes de son ami, lui adresse ces paroles pour tempérer son excessive assurance : « Beau sire, encor ne savez vos / Que ce sera. » (*Meraugis*, v. 2863-64)<sup>21</sup>. C'est qu'à cette étape du récit, Lidoine est beaucoup plus apte à déchiffrer les signes inquiétants que Méraugis, dont l'impétuosité et la témérité ont déjà été source de nombreux ennuis.

Comparer l'évolution chevaleresque de Méraugis à celle d'Erec permet de mettre en perspective le travestissement que Raoul fait subir à l'épisode de la Joie de la Cour et de montrer comment la question de la joie au cœur de chacun des épisodes est largement préparée en amont des romans et, dans le cas de *Meraugis*, rayonne également en aval.

Pendant une bonne partie de ce récit, le héros se caractérise par sa maladresse et son inexpérience des coutumes courtoises. Il a certes le potentiel de tout chevalier de roman arthurien, mais ses qualités ne vont se révéler que progressivement. Comme Erec, il gagne son amie rapidement, au terme de ce qu'on pourrait appeler *le premier vers* du roman. À la différence du héros de Chrétien cependant, il ne la conquiert pas de haute lutte ; elle lui est attribuée par la cour des dames qui jugent la prétention de Méraugis plus recevable que celle de Gorvain puisque Méraugis aime Lidoine pour son mérite, tandis que Gorvain l'aime pour sa beauté. S'il fait preuve d'une sensibilité qui le rend sympathique aux dames, il n'a pas encore montré une

<sup>20</sup> Voir aussi v. 5714-17 : « Bien ot la parole et les diz, / Mais toute voie outre s'en passe, / Ne tient mie la chiere basse, / Ne ne fist semblant de cohart. »

<sup>21</sup> Ces vers précèdent le vers : « Mes en joie n'a se bien non » (« Beau sire, encor ne savez vos / Que ce sera. – Certes ge non, / Mes en joie n'a se bien non »).

vaillance supérieure à celle de son ancien ami et à présent rival en amour. Alors qu'Erec, dont les éclatantes qualités s'étaient manifestées dès la première aventure, va sombrer dans la *récréantise* et devra partir pour reconquérir sa réputation, Méraugis, lui, se lance à la recherche de Gauvain pour se faire un nom. L'un et l'autre quittent la cour accompagnés de leurs amies respectives. On voit comment Raoul reprend le schéma d'*Erec et Enide*, mais l'altère profondément en superposant au modèle d'Erec (ou d'Yvain), celui de Perceval, c'est-à-dire en faisant de son héros non pas un chevalier *failli*, mais plutôt un *nice*. L'une des leçons que Méraugis doit apprendre, c'est comment devenir un chevalier qui apporte la joie et non le malheur.

Après sa chute, Erec connaît une réhabilitation remarquable qui se mesure à l'importance croissante des bienfaits qu'il réalise autour de lui : victoire sur trois, puis cinq chevaliers brigands, punition d'un comte indigne que le comportement du héros ramène à la raison<sup>22</sup>, mise à mort de deux géants, puis d'un second comte traître, enfin abolition de la coutume de la Joie de la Cour qui clôt la série des exploits. Les deux combats contre Guivret et la rencontre avec la cour, loin d'interrompre cette progression, manifestent eux aussi, de manière différente, le redressement moral du héros. Chrétien a conçu le deuxième volet de son roman comme la révélation de plus en plus claire des éminentes qualités d'Erec (momentanément mises en doute par l'accusation de *récréantise*), et en particulier de sa capacité à répandre la joie autour de lui. De ce point de vue, une scène est particulièrement significative : quand Gauvain retrouve Erec au milieu de la forêt, la seule vue du jeune chevalier, pourtant pâle et blessé, emplît de joie le cœur de Gauvain au point que la pitié que suscite sa triste mine ne peut altérer l'allégresse de le voir :

« J[e] en eüsse assez ploré  
Quant je le vis si pale et taint ;  
Mais la joie le duel estaint,  
Que de lui tel joie me vint  
Que de nul duel ne me sovint. » (*Erec*, v. 4178-82).

Si l'on examine à présent le destin de Méraugis, on constate qu'il en va bien autrement. Certes, son histoire s'organise aussi en deux mouvements. Mais dans un premier temps, au lieu d'apporter la joie là où il passe, il sème plutôt, involontairement il est vrai, la désolation. La dispute initiale avec son meilleur ami augure déjà mal de l'avenir de Méraugis. Il sort gagnant de cette première épreuve puisqu'il a remporté Lidoine, mais au prix de la dissolution d'une longue amitié. Ses aventures s'amorcent sous le signe de la *dolor* de Gorvain<sup>23</sup>, à la fois tristesse et colère. On peut sans doute arguer qu'il apporte ensuite un réconfort au roi Arthur en se proposant pour partir en quête de Gauvain. Mais sa promesse de tout faire pour le retrouver ne peut lever l'affliction qui accable la cour à l'annonce de la menace imprécise pesant sur le neveu d'Arthur. Ensuite les péripéties désastreuses

<sup>22</sup> Voir v. 3585-3657.

<sup>23</sup> « E quant Gorvain Cadrus l'entent, /Qu'eles (= les dames) le metent par defors,/ Mout fu dolenz... » (v. 1006-08).

s'enchaînent : pour complaire à un nain et à une vieille, Méraugis jette à terre l'écu d'un chevalier inconnu qui s'avère être le terrible Outredouté. Cet acte irréfléchi, inspiré de l'épisode d'Yvain et du géant Mauduit dans le *Lancelot en prose*<sup>24</sup>, déclenche les lamentations de deux dames qui, dans un pavillon voisin, veillaient précisément sur cet écu afin qu'aucun chevalier n'y touche. Et leur douleur suscite la tristesse de Lidoine. Les dames annoncent alors solennellement à Méraugis qu'il a ouvert le temps des larmes :

« Mes d'itant ne vos esmaiez  
 Se vostre damoisele pleure  
 Por nos. Encor vendra une heure  
 Qu'el plorera, mes c'iert por vos.  
 Li diels qui or li muet por nos  
 Li atomera autrement,  
 Car ci n'a fors commencement  
 De plorer. Si plorons einsi  
 Ele por nos e nos por li. » (*Meraugis*, v. 1587-95).

L'ensemble de l'épisode est scandé par des termes appartenant au lexique de la douleur : *doel*, *plorer*, *crier*, *ire*, *pitié*, *dolent*, *corrocié*. Le mot *doel* est utilisé 12 fois en 150 vers<sup>25</sup>, le verbe *plorer* 11 fois<sup>26</sup>.

L'aventure suivante n'éclaircit pas la sombre atmosphère<sup>27</sup> mise en place par l'affaire du pavillon. Méraugis rencontre en effet un chevalier contre lequel il joute et qu'il jette à terre. Il l'envoie se rendre aux dames de la tente. Laquis (tel est son nom) explique à Méraugis qui est le propriétaire de l'écu et refuse d'abord d'aller au pavillon pour y attendre l'Outredouté comme Méraugis le lui a ordonné. Mais sur l'insistance de ce dernier qui lui garantit (à tort, comme la suite le montrera) qu'il n'a rien à craindre, Laquis obéit. Lorsque l'Outredouté le trouve près du pavillon, il le défie, le vainc et lui crève l'œil gauche, redoublant ainsi la douleur des dames qui ont assisté à la scène. Plus tard, Lidoine et Méraugis rencontrent Laquis qui s'en retourne chez lui, accablé par la perte de son œil et maudissant Méraugis. Son malheur suscite la compassion de Lidoine : « Dou grant doel que il fet/ Plore Lidoine tendrement. » (*Meraugis*, v. 2597-98). Voici donc la seconde fois que la jeune fille pleure à cause des exploits de son ami.

L'épisode chez le roi Amangon corrige un peu ce départ calamiteux : Méraugis y défend le droit d'un nain qui s'était vu refuser la naine qu'il voulait épouser. Le héros vainc un chevalier orgueilleux qui s'arrogeait le droit de marier

<sup>24</sup> Sur ce point, voir l'introduction à mon édition p. 17-18 et p. 36.

<sup>25</sup> V. 1496-1655.

<sup>26</sup> À titre de comparaison, dans l'épisode de la Joie de la Cour, après qu'Erec a sonné le cor (v. 6150-6402), le mot *joie* est utilisé 21 fois, le verbe *esjoir* 4 fois, l'adjectif *lié* 7 et le substantif *léesce* 2, en 250 vers environ.

<sup>27</sup> Quand je parle de sombre atmosphère, je me place du point de vue des personnages et non pas de celui du lecteur/auditeur que les maladresses successives de Méraugis amusent au contraire au plus haut point. Parce qu'il s'agit d'une reprise insolite de motifs connus, le lecteur peut se tenir à distance des aventures et apprécier le décalage avec ce qu'il attendait.

les jeunes filles et rend ainsi la joie au nain<sup>28</sup>. L'aventure se clôt sur l'évocation de l'allégresse de la cour. Si elle prouve que Méraugis est capable, comme Erec, de faire naître la joie sur son passage, elle ne marque pas encore un changement de cap dans la destinée du héros. C'est en effet après avoir quitté le roi Amangon que Méraugis rencontre Laquis et prend la mesure de ses erreurs. Il arrive ensuite à l'*esplumoir Merlin* où son arrogance et son emportement suscitent l'hostilité des demoiselles gardiennes du lieu, ce qui compromet l'accomplissement de sa quête. Il se rend néanmoins à la chapelle et à la croix que les demoiselles lui ont indiquées. Mais ne trouvant aucune information sur Gauvain, il se perd en lamentations :

« Hé, Dex ! Que porrai devenir ?  
Je voi la crois Dieu. Que ferai ?  
Qui me consellera ? Ne sai. »  
Einsi se vet cil dementant. (*Meraugis*, v. 2701-04)

Lidoine le tire d'affaire en remarquant l'inscription portée sur la croix qui leur indique trois voies, dont celle de la Cité sans Nom, qu'ils vont choisir. C'est là que prend place l'épisode que j'ai analysé plus haut et dont on peut dire qu'il marque le point le plus bas des aventures de Méraugis puisque lui qui avait répandu le malheur autour de sa personne par ses maladresses, sombre à son tour dans la douleur quand il comprend qu'il a abandonné son amie : « [...] Lors se fiert e se tue./ Se s'amie fet doel por lui./ Ce est noienz avers cestui. » (*Meraugis*, v. 3409-11). Alors que l'épisode de la Joie de la Cour couronne la carrière chevaleresque d'Erec et se situe logiquement à la fin du roman, celui de la Cité sans Nom est placé au milieu<sup>29</sup>, au moment où le héros et son amie touchent le fond du désespoir.

L'un et l'autre vont du reste y demeurer longtemps. Et Raoul décrit à plusieurs reprises l'état de déchéance et de déjection dans lequel sont plongés les deux amants, chacun de son côté. Méraugis en vient même à maudire le ciel<sup>30</sup> tandis que Lidoine, prisonnière de l'affreux Bergis le Louche qui, croyant Méraugis mort, veut la marier à son fils, erre dans le château de son geôlier comme une âme en peine<sup>31</sup>.

L'expérience du malheur va néanmoins favoriser la transformation de Méraugis : le *nice* qui ignorait ou contestait les valeurs arthuriennes va intégrer le rang des chevaliers courtois en réparant les fautes commises : il défie et tue l'Outredouté, s'acquittant ainsi de la promesse qu'il avait faite à Laquis, il tire son amie des griffes de Bergis et la conquiert définitivement sur Gorvain au terme d'un combat devant la cour d'Arthur. Sa nouvelle dignité se manifeste particulièrement dans la générosité dont il fait preuve à l'égard de son ancien ami. Alors que Gorvain est à sa merci, Méraugis lui demande de lui laisser Lidoine de bonne grâce et lui propose de renouer les liens d'amitié :

[...] « Amis, par compegnie

<sup>28</sup> « Sire, a vos est de moi doner/ Ma joie e trestot mon creant » (*Méraugis*, v. 2381-82).

<sup>29</sup> Il s'étend dans ses plus grandes limites (c'est-à-dire en incluant la description de la douleur de Méraugis) du v. 2778 au v. 3507, sur un ensemble de 5904 vers.

<sup>30</sup> V. 3524-46.

<sup>31</sup> V. 3828-44.

Te pri que me quites m'amie.  
 Por ce que tu fus mes compains  
 Je sui pres de jurer sor sains  
 La compegnie de rechief,  
 Ainçois que tu perdes le chief  
 Por moi, que pesance en avroie. » (*Meraugis*, v. 5874-80).

La métamorphose de Méraugis le fait entrer dans le cercle des chevaliers *envoisiés*, « de ceux à qui il est donné de renouveler, c'est-à-dire d'affirmer et de confirmer la joie en ce monde »<sup>32</sup>. Fêté par tous après sa victoire morale sur Bergis,<sup>33</sup> réuni à Lidoine et à Gorvain, « Or a Méraugis quanqu'il veut » (*Meraugis*, v. 5891).

Au terme du roman, on a donc l'impression que Méraugis, passé au creuset de la douleur, est devenu à l'image d'Erec un chevalier de la joie<sup>34</sup>. Néanmoins, de même que les réjouissances perverses des habitants de la Cité sans Nom suggéraient déjà le caractère ambigu de la joie, un épisode énigmatique, que le texte a laissé en suspens, éclaire d'une lumière également trouble la notion. Il s'agit de l'aventure de la carole magique. À la poursuite de l'Outredouté, Méraugis arrive près d'un château dans la cour duquel il aperçoit des demoiselles qui dansent une ronde autour d'un pin en chantant. Dansant et chantant parmi elles se trouve un seul chevalier, casqué et armé : l'Outredouté lui-même. Méraugis se précipite à l'intérieur pour le défier, mais aussitôt, il change d'humeur et se joint aux danseuses tandis que l'Outredouté quitte la ronde et sort du château où il retrouve ses sens, car

Li chastiax ert de tel nature  
 Que toz jors [...] i avoit un [chevalier].  
 Iloeques i estoit chascuns  
 Tant q'uns autres i revenoit. (*Meraugis*, v. 4299-4302).

Or pendant les quelques mois durant lesquels Méraugis reste prisonnier de la carole magique, il ne connaît ni la faim ni la tristesse. Au contraire, « Méraugis fet mout liement./ Il fiert dou pié e chante avant » (*Meraugis*, v. 3704-05), tandis que son amie, qu'il a complètement oubliée, est sous la coupe de Bergis et en proie au pire désespoir. Le comportement de Méraugis dans cet épisode, vraisemblablement imité du *Lancelot en prose*<sup>35</sup>, n'est pas sans rappeler celui qu'il avait manifesté à la Cité sans Nom où il s'était trouvé comme « contaminé » par l'allégresse générale, alors même qu'il était sur le point de faire son malheur et celui de son amie. Certes on alléguera que dans le second cas, Méraugis ne pouvait pas échapper à la fatalité du lieu. Lancelot lui-même dans des circonstances analogues n'avait-il pas été victime de l'enchantement ? Toutefois, Lancelot est destiné à mettre fin à la magie de la carole. Méraugis, lui, la subit, puis, quand par un accident heureux (l'arrivée

<sup>32</sup> E. Baumgartner, « Arthur et les chevaliers envoisiés », art.cit., p. 270.

<sup>33</sup> Voir v. 5824-28.

<sup>34</sup> Voir E. Baumgartner, *Romans de la Table Ronde...*, op. cit. p. 51 : « à partir de ce premier roman de Chrétien, (...) l'écrivain interroge d'un héros à l'autre le mystère qui transmute en joie la douleur acceptée et l'épreuve dominée. »

<sup>35</sup> Voir la note 111, p. 303 de mon édition.

d'un autre chevalier), il parvient à échapper à la ronde, il continue son chemin sans se soucier de mettre un terme à la mauvaise coutume, de même qu'il n'avait pas réglé le sort de la dame de la Cité sans Nom, à la différence d'Erec qui avait rendu au monde Mabonagrain et son amie. La dame se trouvera un autre défenseur et aggravera sans doute les conditions de sa détention. La carole magique continuera à tourner et à détourner de leur route les chevaliers de passage. En d'autres termes, la mauvaise joie, la joie dangereuse, n'est pas abolie. Elle subsiste et subsiste aussi pour Méraugis le risque de tomber à nouveau dans le piège qu'elle lui tend.

La réécriture de l'épisode de la Joie de la Cour non seulement permet à Raoul de camper un personnage nouveau qui contraste avec le héros de Chrétien tout en lui ressemblant, mais est aussi l'occasion de revisiter des notions fondamentales pour le monde arthurien. Non pas du reste qu'il propose un point de vue clair et précis. On a souvent remarqué<sup>36</sup> que Raoul n'est guère soucieux de promouvoir des positions morales cohérentes. Ce qui semble l'intéresser davantage, c'est de créer des configurations nouvelles à partir de motifs connus qu'il fait éclater, puis recompose patiemment. Que dans l'opération, il produise du sens est, semble-t-il, presque accessoire. Comme l'a remarqué R. Krueger, son parti-pris est esthétique et non moral et didactique<sup>37</sup>. Cependant, la malice avec laquelle il souligne les limites des conventions romanesques utilisées par ses prédécesseurs, en particulier Chrétien, mais aussi les premiers rédacteurs du *Lancelot-Graal*, manifeste la distance humoristique avec laquelle il considère le monde arthurien et ses valeurs, même infléchies par la venue du Graal. La notion de joie, si fondamentale dans *Erec et Enide*, si prégnante dans le *Lancelot en prose*, est l'une des victimes de cette opération de décapage : ce que Raoul a exposé, c'est l'autre visage de la joie. Les chants, les danses, les sourires de bienvenue (comme ceux avec lesquels Bergis accueille Lidoine) ne sont pas toujours le signe d'un monde harmonieux. Comme les romans en prose sauront bien le montrer, dans le cercle des *chevaliers envoiés* peuvent s'immiscer des personnages dont le plaisir consiste justement à briser l'harmonie de la cour arthurienne.

Michelle Szkilnik  
Université de Paris III

---

<sup>36</sup> Voir par exemple R. Blumenfeld-Kosinski, « Arthurian Heroes and Convention », art. cit. et N. Lacy, « *Meraugis de Portlesgue* : Narrative Methods and Female Presence », art. cit.

<sup>37</sup> « The Author's voice », art. cit. p. 137.